

Compte-rendu des Journées d'études du réseau d'information sur la céramique médiévale et moderne de 2009 (Tours)

Organisées par le Laboratoire Archéologie et Territoires (UMR 6173 CITERES)
Avec le soutien du Service Archéologique d'Indre-et-Loire (SADIL, Conseil Général)
P. Husi (LAT, UMR 6173 Citères, responsable du réseau) et M.C. Lacroix (SADIL)

Après deux ans de fonctionnement, il a été décidé, d'un commun accord, de faire évoluer l'organisation de notre rencontre annuelle du réseau ICERAMM. En effet, les deux premières années ont permis de mettre en route le projet, ce qui a demandé du temps en discussions méthodologiques et en critiques constructives, notamment autour de l'outil porteur qu'est le site internet. Maintenant, nous sommes arrivés à un consensus qui n'est remis en cause que de manière marginale lors de nos rencontres.

Il semble donc possible de faire évoluer un peu la formule de nos journées en se dirigeant vers la présentation d'assemblages céramiques découlant de l'actualité en céramologie médiévale et moderne (6^e-17^e s.), ponctuée par quelques communications thématiques ou de synthèses. Le choix a également été fait de changer de région chaque année en recentrant une partie des communications sur la région d'accueil, cette année le bassin de la Loire moyenne.

Outre la vie du réseau, qui doit rester le ciment de nos journées, l'objectif n'est pas de publier ces résultats, mais d'en tirer matière à la réalisation de notices venant nourrir le site ICERAMM. On ne perd donc pas l'idée originelle d'une séance de travail dont l'objectif est de réunir les personnes actives du réseau et celles intéressées par le projet, désirant peut-être y adhérer. C'est ce qui a été fait, suite aux communications, lors de la dernière après-midi, avec la présence de nouveaux membres désireux de participer au réseau.

1) Vie du réseau

Il ressort de ces journées que l'élaboration des outils typologiques (répertoire et tessonnier) est en progression et pour un nombre de plus en plus important de régions, comme vous pouvez le voir sur le site. L'accent doit maintenant être mis sur les notices, pour lesquelles l'inégalité entre les régions est encore flagrante. Le principal problème est la création de notices qui restent vides, sans y adjoindre d'informations typologiques (assemblage céramique). Un tableau excel a été envoyé aux membres du réseau qui doit servir de guide à la structuration des informations utiles à la réalisation des notices. Il est alors possible d'envoyer les données afin qu'on puisse en assurer la saisie en interne au sein du Laboratoire Archéologie et Territoires. Il faudra également trouver une solution pour la gestion et la coordination de la bibliographie sur le site qui comprend des doublons et de nombreuses erreurs dans les références. Il faudra aussi compléter et augmenter si possible les informations (notices) des ateliers connues par les sources écrites.

L'importance du nombre de demandes qui ont été formulées pour l'organisation des journées dans les années à venir, traduit bien leur succès et augure d'une pérennisation du réseau et – on peut l'espérer - d'une meilleure intégration de celui-ci dans nos institutions. Les régions (ou pays) souhaitant accueillir les journées dans les années qui viennent sont la Normandie, la Belgique, la Suisse (romande), la Moselle...

Nous choisirons lors des prochaines journées 2010 qui se dérouleront à Brouage (Charente Maritime) les 21 et 22 octobre comme indiqué dans la rubrique actualité du site.

2) Résumé des communications

Autour du bassin de la Loire

La céramique du site médiéval "entre RD5 et 917" à Naveil (Loir-et-Cher, 41.158.022 AH) - étude en cours : aperçu du corpus de l'époque mérovingienne au 11^e siècle.

Séverine Chaudriller (INRAP) et Didier Josset (INRAP)

Les vestiges médiévaux du site "entre RD5 et 917" fouillé en 2008 et 2009 à Naveil (Loir-et-Cher, 41.158.022 AH) se rapportent à un établissement rural prospérant du 6^e au 10B-11^e s.

Le corpus typo-chronologique de cet habitat est illustré par un mobilier abondant : 4634 tessons médiévaux répartis dans 274 faits. Son principal intérêt tient dans la durée d'occupation du site qui perdure du 6^e-8^e s. au 10B-11^e s. Trois grandes phases chronologiques ont été définies à partir de l'analyse techno-morphologique des récipients. On dénombre un total de 275 NMI de formes fermées pour 16 NMI formes ouvertes. Le corpus est très classique pour ces périodes. On se situe bien dans un univers où le vase à cuire prédomine très largement. C'est pourquoi il nous paraît plus utile d'insister ici sur les spécificités de chaque période et les Aires d'approvisionnement.

La première période du 6^e-8^e s. relève de traditions potières mérovingiennes. On y rencontre l'essentiel des formes ouvertes connues sur le site, des molettes particulières, et la présence de carènes, quoique rares. Les cruches ne comportent que des becs tubulaires rattachés à la lèvre et l'on compte une jatte munie d'un système verseur où la lèvre est simplement écrasée. Le décor à la molette est le seul usité. On perçoit clairement l'évolution des décors, même si celle-ci doit encore être affinée : les décors complexes "carrés et croix" et "bâtons et V" sont strictement de cette période. Les décors composés de bâtons et de carrés apparaissent à cette époque et perdurent durant la première période de l'époque carolingienne (8B-10^e s.). Il en est de même pour les losanges dont le plein développement se trouve néanmoins à l'époque carolingienne. Les ornements restantes, "losanges et triangles", triangles, V et chevrons ne sont connues que pour la fin de l'époque mérovingienne et ne semblent perdurer que durant la première moitié du 9^e s.

Les périodes suivantes se réfèrent aux traditions céramiques carolingiennes. Ainsi, la deuxième période (8B-10^e s.) est principalement symbolisée par les lèvres en gouttière équipant les pots à cuire. Durant cette période, on constate la multiplication des types de décors et le grand développement de la peinture qui pourrait apparaître dans le courant du 8^e s. Deux récipients ornés de glaçure couvrante complètent de façon singulière les décors de cette période.

La troisième et dernière période chronologique fortement représentée sur le site clôt le haut Moyen Age (10B-11^e s.). Elle est avant tout matérialisée par l'apparition des oules munies de proto-bandeaux, puis de lèvres en bandeau peu développées. Les cruches à collerette font également partie des innovations du 10^e s. ; les verseurs tubulaires tangents à la lèvre supplantent progressivement les becs rattachés à la lèvre. Le décor à la molette est amené à disparaître aux 10^e et 11^e s. La peinture connaît son plein essor à l'inverse de la céramique engobée qui n'est répertoriée que pour un individu.

Nous identifions assez précisément 3 Aires géographiques de production, ou de traditions potières, dont 2 sont majeures pour le site puisqu'elles réunissent 78 % des restes de céramiques de la période. Une Aire englobe la vallée du Loir. Elle s'apparente souvent aux productions de l'atelier de Dangeau (Eure-et-Loir) d'où proviennent la plupart des récipients consommés à Naveil durant la première période. Une autre Aire concerne les productions tourangelles ou assimilées. Elles proviennent donc du sud. Ces deux Aires principales sont dans l'ensemble également représentées : la grande différence étant que de l'époque mérovingienne à l'époque carolingienne la prédominance d'une Aire sur l'autre permute très nettement. La troisième Aire assez sûrement identifiée intègre les productions du Blaisois.

Actualités récentes sur la production céramique à Saran (6e-9e siècle) : premiers résultats de la fouille programmée du « lac de la Médecinerie ».

Jérôme Bouillon (INRAP), Sébastien Jesset (INRAP) et Sébastien Millet (INRAP)

Les différentes campagnes de fouilles programmées menées depuis 2008 aux abords du « lac de la Médecinerie » à SARAN (Loiret), résultent de l'intérêt porté à la découverte archéologique fortuite, réalisée en août 1968, à l'occasion du creusement d'un lac artificiel. Celle-ci a permis de mettre au jour les premiers vestiges de ce qui se révélera appartenir à un vaste *vicus* potier du haut Moyen Âge (Ve-IXe siècle). Sa diffusion en produit céramique prédominera tout au long du haut Moyen-Âge dans un rayonnement géographique relativement large, avant de péricliter au cours du Xe siècle. Les premières investigations archéologiques, entreprises par Jacques Debal, alors professeur au Lycée Benjamin Franklin d'Orléans et président de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais, furent ensuite relayées, de 1969 à 1972, par Jean Chapelot (Unité mixte de recherche 8558 Centre de recherches historiques EHES/CNRS), qui explora le site de manière plus exhaustive. Au cours de cette période, les différentes méthodes employées, conjuguant fouille par secteur, prospection électro magnétique ou diagnostic par tranchées, ont permis d'attester la présence de nombreux fours de potiers, de structures annexes de type fosses à argile ou trous de poteau, un probable fond de cabane, ainsi que des indices partiels de voirie.

La reprise de l'exploration, durant l'été 2008, sous la maîtrise d'œuvre de la F.A.L (Fédération Archéologique du Loiret) et la responsabilité d'agents de l'I.N.R.A.P (Institut national de recherches archéologiques préventives), avec la participation de bénévoles, s'est faite sous la forme d'une fenêtre ouverte à un emplacement permettant la reconnaissance des travaux de Jean Chapelot, afin de caler au mieux le plan des vestiges mis au jour entre 1969 et 1972. Cette campagne nous a aussi permis de mettre en évidence les traces d'une voie importante qui se met en place au IIe siècle avant J.C. et perdure jusqu'au début du XIe siècle. Son tracé, sa largeur et son rôle structurant lui confèrent un statut particulier, compatible avec la voie Orléans Chartres censée passer dans le secteur.

La campagne de 2009, effectuée de début juillet à la fin août, puis de la mi octobre à la mi novembre, portant sur une emprise réduite de 290 m², a permis de confirmer la présence de la voie orientée nord/sud, bordée sur son côté est par de profonds fossés régulièrement entretenus. Trois nouveaux fours ont été attestés s'ajoutant aux deux (fours M et E) déjà repérés et partiellement fouillés par Jean Chapelot. Des structures annexes de l'atelier ont pu être identifiées. Il s'agit d'une fosse de tour de potier et des fosses à argile. Par ailleurs, des structures domestiques de type « coffres » et plusieurs trous de poteau ont été mis au jour, ces derniers témoignant de constructions et vraisemblablement d'ateliers attenants aux fours.

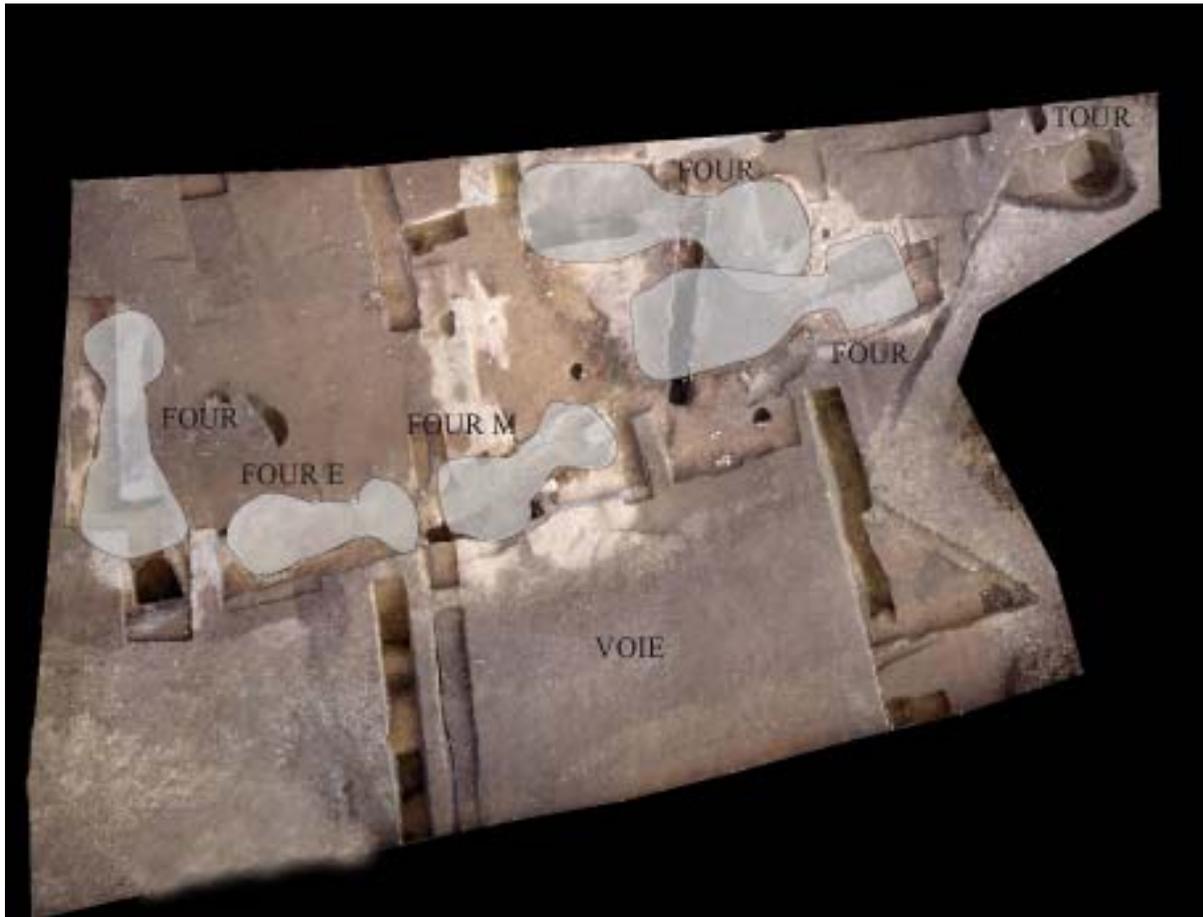
L'objectif de cette campagne s'est concentré sur les structures de cuisson de céramique, et plus particulièrement sur le Four E exploré par Jean Chapelot et le four M repéré en 1971 (four I) puis 1972, ainsi qu'un vaste fond de cabane reconnu la même année.

L'achèvement de la fouille du four E a permis de reconnaître plusieurs réaménagements internes et notamment un premier état de construction avec une simple languette centrale. Les quelques tessons prélevés permettent de caler son fonctionnement au IXe siècle.

L'exploration du four M a permis d'identifier une chambre de cuisson avec une simple languette maçonnée. D'après le mobilier, il s'agit d'un four contemporain du four E.

A l'emplacement du supposé fond de cabane ont été mis au jour deux grands fours orientés nord/sud. Le plus récent possède une chambre de cuisson de plan carré, parementée de *tegulae* posées à plats avec le rebord disposé vers l'intérieur de la chambre. Le mobilier céramique retrouvé dans le comblement permet de caler son fonctionnement au VIIe siècle. Le four le plus ancien, recoupé par ce dernier, n'est pas suffisamment exploré pour permettre d'en reconnaître la forme exacte. Il pourrait néanmoins s'agir, d'après les premiers relevés, d'un four à chambre de cuisson de plan carré.

Plus au nord, un autre four, parallèle à la limite d'emprise a commencé à être dégagé. Il est orienté est/ouest. Les rejets de cuisson présents dans la fosse d'accès permettent de dater celui-ci du VIe siècle.



Outre la production céramique, l'atelier de Saran se distingue par la confection de *tegulae*, *imbrex*, carreaux, briques, tuiles, tuyaux et de productions particulières telles les modillons, dont la diffusion via la Loire semble attestée sur certains site (ex. : l'Abbaye de Saint Benoît sur Loire), et les antéfixes. Un travail de typochronologie reste à faire sur ce mobilier particulier. S'agissant d'éléments moulés, nous avons toutes les chances de pouvoir suivre la diffusion de ces éléments.

La nature de la pâte employée à la confection des produits conforte les précédentes analyses réalisées dans ce domaine. La matière première argileuse appartient à la formation des marnes et sables de l'Orléanais. Elle présente des teintes après cuisson ocre jaune à beige orangé. L'épaisseur des tranches provoque parfois une oxydation imparfaite, avec un cœur grisâtre. L'aspect externe des parois est rugueux. La texture de la pâte est aérée, grossière et hétérogène, avec des caractères discriminants constitués de nombreux quartz opaques et translucides, des oxydes métalliques et des traces de combustion de matière organique dans les tranches.

Les nombreux restes céramique prélevés présentent majoritairement des fissures et des traces de desquamation témoignant de rebuts de cuisson généralement présents dans ce type de contexte, avec une mise en température parfois mal maîtrisée.

La typologie des formes observées renvoie à un éventail déjà bien connu au travers des différentes études céramiques menées sur les sites de consommation localisés dans l'aire de diffusion de cet atelier. Il s'agit par exemple, pour les quelques vases du VIIe siècle trouvés cette année dans les deux fours à chambre quadrangulaire, de gobelets, vases à cuire, jattes et coupes carénées.

Le mobilier prélevé dans les fours M et E, dont le fonctionnement est attribué au IXe siècle, renvoie à des formes plus particulièrement orientées vers des pots à cuire ou des cruches à bec ponté. Cette dernière typologie atteste d'une production particulière déjà bien identifiée pour les ateliers de Saran, avec un traitement de surface à l'engobe argileux ocre rouge.

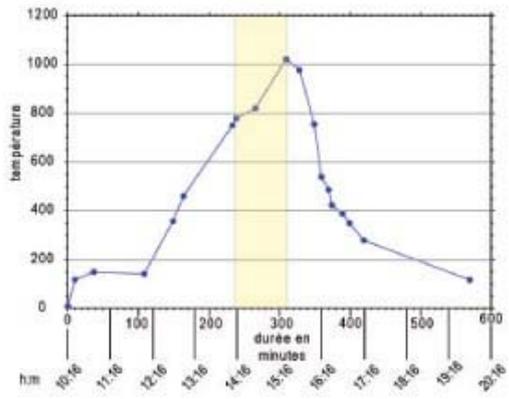
Par ailleurs, la différence de matière première utilisée pourrait être un argument justifiant la différence de coloration existant entre les tessons du VIe-VIIe siècle et ceux du IXe siècle.

La fréquence de la décoration à la molette sur les productions de cet atelier se confirme en touchant toutes les périodes de productions.



La campagne 2009 avait également pour intérêt de réaliser une cuisson expérimentale, en réhabilitant une structure de cuisson et en couplant les indices archéologiques de terrain et l'expérience de potiers professionnels habitués à la cuisson au bois. Le four M, le mieux conservé, fut donc restitué d'après les traces archéologiques subsistantes, au moyen de claveaux de brique, eux-mêmes retrouvés dans le niveau de démolition du four, et scellés à l'argile. Celle-ci, travaillée par marchage à l'ancienne, fut prélevée sur le site. Après plusieurs mises en chauffe afin d'évacuer l'humidité et le colmatage régulier des fissures apparues, une sole fut réalisée au moyen de *tegulae* et de briques. 60 pièces de céramique façonnées quelques mois auparavant ont été disposées aléatoirement les unes sur les autres et les unes dans les autres, dans la chambre de cuisson. Pour augmenter l'inertie du four et rabattre les flammes il a été décidé de mettre des tuiles dans le laboratoire en couvrant les pots. Pour obtenir les 1000°C que les potiers souhaitaient atteindre, une alimentation en bois depuis le sommet du laboratoire a été pratiquée. Après 5 heures de chauffe, les 1000°C sont atteints. Cette température a été maintenue une demi heure, puis toute alimentation a cessé. Compte tenu de l'ouverture du laboratoire, la chute de la température a été extrêmement brutale (600°C en une heure). La terre en dépit de ce choc thermique a très bien résisté. Le lendemain matin, la température à l'intérieur du four était de 21 °C (11°C extérieur). Après démontage progressif et numérotation des individus, certaines observations d'ordre général ont pu être faites. L'aspect des surfaces des pots est orangé conformément aux récipients du VIIe siècle et plus largement de tradition mérovingienne (VIe-première moitié du VIIIe siècle). La teinte gris bleuté de certaines surfaces lorsqu'elles étaient au contact des braises du foyer haut est comparable à celle observée sur les panses du VIIe siècle, ce qui permet de donner du crédit à ce type d'alimentation. Concernant l'enfournement retenu, (vase les uns dans les autres, avec cendres) on peut être plus dubitatif, la bicoloration obtenue dans ce cas n'ayant jamais été observée jusque là aussi nettement. Par ailleurs, des cales avaient été placées entre les récipients. Ces éléments n'ont jusque là pas été retrouvés dans les dépotoirs ou les comblements des fours du site, ce qui nous permet d'exclure cette pratique. Néanmoins, le calage au moyen de petits morceaux de briques cuites, ne peut être exclu.

Concernant la structure même du four, une bonne tenue générale a pu être observée, permettant plusieurs cuissons successives. Les morceaux d'argile mêlés à la cendre se sont détachés de la voûte de l'alandier. Ces fragments sont très fréquents sur tout le site et attestent de l'effritement progressif des parois au cours des cuissons. Cette altération a entraîné la mise à nu de l'ossature en brique telle qu'elle nous est apparue à la fouille. Intrados de la voûte de l'alandier, les briques sur tranche ont viré pour la plupart au gris bleuté par la chaleur alors qu'elles étaient orangées à l'origine.



1

Alimentation en branchage (1) puis en bûches (2) directement dans le laboratoire



1

2



Présentation du site du haut Moyen Age du « Plateau de la Mayenne » à Avrillé (49)

Frédéric Guérin, Emmanuelle Coffineau (INRAP)

Mis en évidence durant l'été 2006 lors d'un diagnostic préalable à l'aménagement d'une ZAC établie aux confins des communes d'Angers et d'Avrillé, le site du « Plateau de la Mayenne, tranche 1 » a permis d'étudier - sur près de trois hectares - une partie d'un établissement agricole occupé principalement entre la fin du VIIe et le début du IXe s.

Si quelques témoignages mobiliers gallo-romains attestent d'une fréquentation du site antérieure à la période mérovingienne, c'est seulement à partir des VIe-VIIe s. que se mettent en place les prémices d'une installation, laquelle ne se matérialise alors qu'au travers de rares fossés curvilignes.

Fin VIIe/début VIIIe, ces premiers aménagements sont recoupés par la mise en place d'un système de fossés orthogonaux, système qui semble déjà s'organiser par rapport à un dispositif enclos dont l'existence n'est cependant attestée que lors de la phase suivante.

C'est en effet dans le courant du VIIIe s. que la présence de l'enceinte domestique s'affirme. Probablement agrandi vers le nord-ouest, l'enclos d'habitat, de plan trapézoïdal, renferme une surface de 2200 m². Doté de fossés plus larges (1,60 m à 2,90 m) sur ses façades nord-est, sud-est et sud-ouest, l'enclos comporte par ailleurs une entrée ménagée au sud-est : matérialisée par une interruption des fossés, celle-ci affiche une largeur de près de 5 m.

Sans doute bordé par un talus, l'espace interne de l'enclos n'a livré qu'un petit nombre de structures ; parmi celles-ci on dénombre quelques fosses, un foyer et surtout un bâtiment sur poteaux. Selon l'hypothèse la plus probable, l'édifice, de plan carré, semble avoir occupé une surface de 30 m² environ ; toutefois, un développement plus important n'est pas à exclure, eu égard aux quelques impacts détectés au sud-est. Dans cette perspective, la construction pourrait atteindre près de 56 m².

Hors de l'enceinte, un puits appareillé d'un mètre de diamètre vient prendre place à l'ouest, à moins de 7 m de distance. Au sud-est, c'est un groupe de fosses qui vient s'insérer à proximité de l'accès à l'habitat. En dehors de ces éléments, le reste du périmètre fouillé ne comporte que peu de structures, hormis les fossés qui, tout en étant visiblement influencés par le dispositif enclos, s'organisent néanmoins en parcelles de tailles variables.

Situées en marge de l'installation, deux sépultures en coffrage de schiste ardoisier prennent place à une cinquantaine de mètres au sud de l'enclos domestique.

Relativement riche en mobilier céramique, l'implantation du haut Moyen Age a livré par ailleurs des restes de scories ; celles-ci attestent d'une petite activité métallurgique (forge ?). Des fragments d'un lisseur en verre issus du diagnostic témoignent pour leur part du traitement des étoffes. Enfin, l'emploi du schiste ardoisier sous forme de couvercles, d'éléments allongés (piquets ?) et de plaques pourvues de perforations s'exprime de façon récurrente sur le site.

Au regard de sa configuration - enceinte quadrangulaire associée à un parcellaire orthogonal -et de son extension - attestée sur près de 9 hectares par le diagnostic -, l'habitat agricole du Plateau de la Mayenne se distingue nettement des installations rurales de la même période observées dans la région des Mauges, sise à quelques dizaines de km au sud de la Loire. Dans ce territoire, les gisements, cernés par des enclos isolés de dimensions modestes, évoquent de petites unités familiales, alors que l'implantation angevine, beaucoup plus étendue, semble relever pour sa part d'un dispositif renvoyant à un autre statut (domaine ?).

Quoi qu'il en soit, selon l'étude de la céramique, l'établissement est abandonné dans le courant du IXe s. Cette désertion, qui est à mettre en miroir avec les troubles que connaît alors la région d'Angers (conflit avec la Bretagne, raids scandinaves), semble suivie (?) par le développement de la forêt, laquelle, confirmée par les sources du début du XIIe, ne va disparaître qu'à partir du début du XXe s., avec la création de l'aérodrome d'Avrillé.

La fouille a livré une quantité importante de céramiques datant du haut Moyen Age et qui est principalement associée à un habitat. Des zones de rejets domestiques sont présentes au gré de l'évolution de cet habitat. Elles se concentrent dans les fossés qui délimitent la zone d'habitation ainsi que dans des fosses situées à proximité qui ont servi de dépotoirs.

L'abondance et la qualité du mobilier retrouvé sont aussi en grande partie dues au fait que les structures ont été intégralement fouillées. Ce qui permet d'avoir des lots complets de vases permettant d'en préciser leurs datations et d'avoir une approche plus fidèle, sur la façon de consommer, entre autres.

Les céramiques proviennent principalement, à plus de 90%, des deux dernières phases d'évolution du site qui correspondent à la période d'approfondissement de l'occupation, au cours du VIIe siècle et pendant tout le VIIIe siècle jusqu'à son abandon durant le IXe siècle.

La quantité importante de céramiques (2785 fragments dont 121 bords) et leur qualité ont permis de déterminer les différentes productions présentes sur le site du « Plateau de Mayenne » et de présenter un corpus exhaustif des formes.

Les données quantitatives sont trop inégales d'une phase à l'autre pour préciser des évolutions chronotypologique des vases. Cependant, il est possible d'observer des grandes tendances déjà remarquées sur d'autres sites du haut Moyen Age, d'autant plus que les structures ont été complètement fouillées. Les trois-quarts des récipients présents sont caractéristiques de la seconde moitié du VIIe et du VIIIe siècles.

Répartition des céramiques par phase

phases	NR*	Bords
1 (premiers aménagements)	50	4
2 (Mise en place des élts orthogonaux)	12	1
3 (Approfondissement de l'occupation)	1469	63
4 (abandon du site)	785	24

NR : Nombre de Restes (panses+bords+fonds+anses)

Les lieux de productions des poteries de la période mérovingienne sont méconnus pour les Pays de la Loire. Le seul atelier fouillé est celui de « La Frétellière » sur la commune de Trémentines dans le Maine-et-Loire, ayant produit de la vaisselle modelée.

Les productions présentes sur le site sont variées. Elles sont au nombre de huit. Ce sont presque exclusivement des productions dites « communes » dont tous les vases sont montés au tour rapide. Les vases ont un aspect « granuleux », leur surface externe n'est pas particulièrement soignée. Des traces de tournage et de décollement du fond sur le tour sont encore présentes. La seule production qui n'entre pas dans cette catégorie ne comprend qu'un vase à liquide. C'est une production à pâte fine blanche dont les surfaces gris-noir sont soigneusement polies.

Ces différentes productions ne se retrouvent pas toutes dans les différentes phases d'évolution du site. Des vases à pâte siliceuse rugueuse grésée, à pâte sableuse et enfin, à pâte kaolinitique cuites en atmosphère réductrice sont présentes dans les contextes les plus anciens du site du « Plateau de la Mayenne ». Les poteries à pâte calcaire et kaolinitique cuites en atmosphère oxydante sont majoritairement retrouvées dans les phases d'approfondissement et d'abandon du site.

Les productions présentes en plus grand nombre sont celles à pâte siliceuse grésée (423 tessons, 32 bords) et à pâte kaolinitique (1178 fragments, 73 bords). Les autres productions ont jusqu'à deux fois moins d'exemplaires. La diversité des productions ne conduit pas à une variété typologique des vases. En effet, aucune des productions n'a un répertoire de formes qui lui soit spécifique ni des particularités morphologiques ou décoratives propres à un atelier.

Les décors sont imprimés à la molette. Les vases (21 au total) les plus décorés sont les pots, qui sont ornés d'un ou de plusieurs registres placés sur l'épaule. Les traitements décoratifs sur les formes ouvertes sont rares. Les décors à la molette datant du VIIe siècle sont composés de décors géométriques complexes. Les plus courants comportent une alternance de motifs de carrés et de bâtons rompus ou avec des croix, des triangles, des bâtons. Les autres décors sont composés de bâtons et de « V ».

Durant la seconde moitié du VIIe siècle et tout le VIIIe siècle, les ornements complexes diminuent et des motifs géométriques plus simples apparaissent pour former un « damier » de carrés ou de losanges. Ceux-ci vont être prédominants à partir du VIIIe siècle.

A la fin de la période mérovingienne (deuxième moitié du VIIe s. et VIIIe s.), la proportion de vases décorées est importante. Ce phénomène s'observe aussi bien ici, (atteignant 20%) qu'en Haute-Normandie où ceux-ci peuvent atteindre entre 30% et 40%.

Ces céramiques appartiennent au répertoire domestique, principalement destiné à la préparation, à la cuisson des aliments et à la présentation des mets. Les vases sont principalement des pots et des cruches à bec ponté ainsi que des écuelles. L'absence de vases uniquement destinés au stockage est à remarquer.

Le corpus de formes est constitué pour les trois-quarts de pots et des vases à liquide. Ils ont un fond plat ou légèrement convexe et un col court. Ils sont morphologiquement très variés de par la forme des lèvres, leur taille (entre 7 et 22 cm de diamètre) et le profil général de leur panse. L'épaule ou la base du col est parfois soulignée par un ressaut, un cordon ou par un décor imprimé. Les vases biconiques deviennent rares. Seuls trois exemplaires sont attestés sur le site d'Avrillé. Les formes les plus anciennes, datant de la première moitié du VIIe siècle, sont une évolution des vases biconiques. Les carènes disparaissent mais le col est souvent souligné par un ressaut.

Ces caractères s'atténuent au cours de la seconde moitié du VIIe siècle et durant tout le VIIIe siècle. Les ressauts deviennent de simples dépressions ou de petites incisions. C'est aussi vers la fin de l'époque mérovingienne et au cours du IXe siècle, que les pots et les cruches pourvus d'une collerette deviennent plus nombreux.

Leurs bords ont souvent une lèvre déjetée en amande, effilée et à lèvre arrondie. En bien moindre quantité, certains vases sont de section plus anguleuse ayant une dépression interne, pourvu d'une collerette.

Les cruches ont majoritairement un bec ponté et leurs bords sont variés. Elles datent de la seconde moitié du VIIe siècle et du IXe siècle. Elles sont, soit pourvues d'une collerette, soit dotées d'une lèvre déjetée arrondie.

Les formes ouvertes sont des écuelles carénées à panse tronconique et à bord droit ou légèrement rentrant ainsi que des jattes et des mortiers à panse hémisphérique munis d'une collerette. Les écuelles carénées, forme typiquement mérovingienne, à bord droit ou légèrement rentrant sont prédominantes durant les VIe et VIIe siècles avant de disparaître au cours du VIIIe siècle. Les jattes et les mortiers à collerette sont parfois pourvus d'un bec verseur et sont connues dans des contextes datant de la seconde moitié du VIIe siècle jusqu'à l'époque carolingienne.

Les céramiques mises au jour sur le site du « Plateau de Mayenne » à Avrillé, par leur quantité et leur qualité, permettent, avec la présence de lots complets, de confirmer les datations et l'usage de la céramique de l'ouest de la France à la période mérovingienne.

Ce sont des céramiques communes destinées à la consommation domestique ; les pots à cuire, les cruches à bec ponté et les écuelles à bord en collerette prédominent. Aucun vase uniquement destiné au stockage n'a été retrouvé.

S'il est patent que ces productions proviennent de différents ateliers, l'absence de caractéristiques dans les formes et les décors ne permet pas de déterminer un classement des vases permettant d'identifier un ou plusieurs ateliers – non encore découverts -. La diversité des pâtes est une piste de recherche éventuelle.

Le répertoire de leurs formes correspond à une période de transition. En effet, la céramique garde des caractères typiquement mérovingiens par la diversité des productions et des formes mais cette diversité s'atténue au cours du VIIIe siècle : les écuelles carénées et les vases biconiques disparaissent, les formes ouvertes se retrouvent en proportion moins importante et les décors imprimés se standardisent, avec une simplification des motifs à la molette constitués de carrés, de bâtons, de triangles et de losanges en damiers.

Complément d'information pour le Maine-et-Loire : les sites de « La Chaussée » de Louresse-Rochemenier, « La Fontaine » de Montfort, « le Château » de Montsoreau et « l'EHPAD » de Champtocé-sur-Loire (IXe-XVe s.).

Ludovic FRICOT (Service archéologique départemental de Maine-et-Loire)

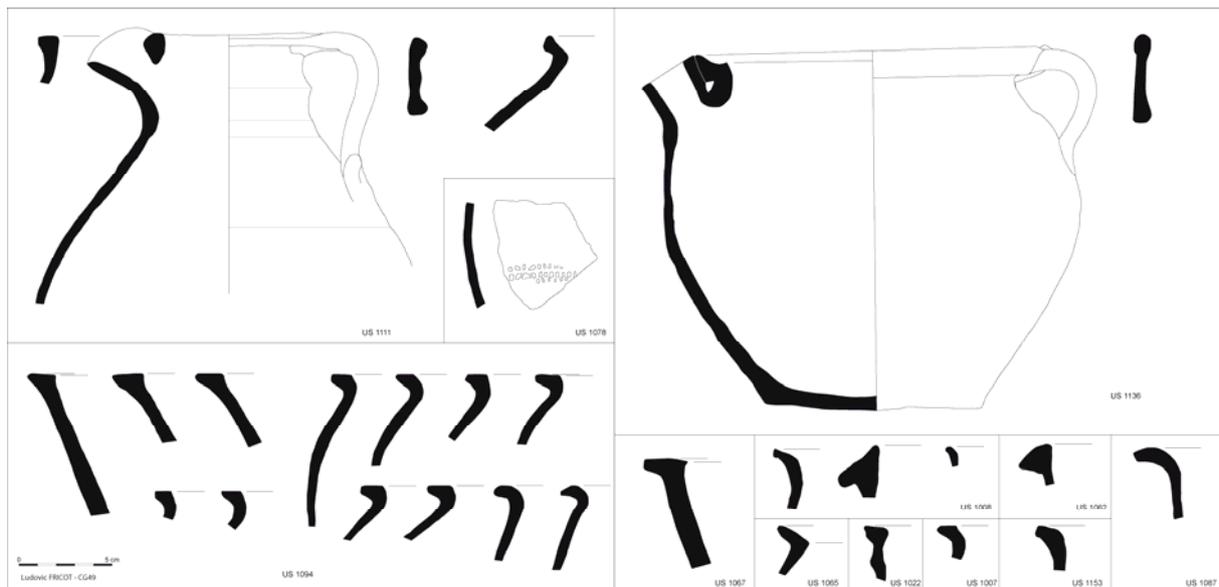
Des quatre sites présentés, trois sont localisés au sud-est du département et le quatrième par contre se trouve à l'ouest du département de Maine-et-Loire. Les premiers sites, Louresse-rochemenier et Montfort, sont ruraux, alors que les deux autres sont des sites castraux pour Montsoreau ou à proximité immédiate du château pour Champtocé.

Au travers de ces quatre sites il est possible de présenter un aperçu des consommations de céramique entre le IXe et le XVe siècle.

Présentation de Louresse-Rochemenier

La fouille préalable au contournement routier de la RD 177 sur la commune de Rochemenier a permis de mettre au jour un édifice à vocation religieuse et funéraire. Il s'agit d'un bâtiment constitué d'une courte nef prolongé d'une abside semi-circulaire.

Première phase: 14 sépultures d'enfants et d'adultes à l'intérieur et 12 à l'extérieur dont 5 non-adultes. Il s'agit probablement dans un premier temps d'une église rurale. L'analyse radiocarbone de 4 sépultures a permis d'établir des intervalles de datation étalés entre 750 et la première moitié du Xe siècle. (cf. fig. cg49-01)



Un second édifice vient s'installer suite à la démolition du premier. Il s'agit d'un bâtiment rectangulaire orienté perpendiculairement au précédent; les inhumations perdurent, même après la démolition des murs. La sépulture la plus récente a été datée par ¹⁴C (XIe-XIIe siècle). Il est par conséquent établi que le deuxième édifice est abandonné au plus tard à la fin du XIIe siècle.

La fouille a permis de mettre au jour 424 tessons pour 54 NMI.

Dans les niveaux carolingiens nous rencontrons 1 pichet à bec verseur rapporté sur la lèvre, 1 cruche à bec tubulaire, des vases tronconiques avec des lèvres peu marquées et des pots sans col à lèvre à inflexion externe et en crosse plus ou moins marquée. Sont également présent des plats à lèvre en collerette.

Montfort

Pour le site de la Fontaine de Montfort, l'occupation médiévale se manifeste par quatre unités d'habitation réparties sur les 5 500 m² de l'emprise de fouille. Chaque habitation se structure autour d'une pièce semi-enterrée, creusée de 1,4 m à 2,5 m dans le tuffeau, dotée de structures de combustion, foyer ou four. Ces creusements se prolongent par une superstructure en bois hors-sol. À cet aménagement de surface est associé un réseau souterrain, plus ou moins complexe. L'instabilité des argiles vertes du Cénomaniens du substrat, au sud de l'emprise, n'a pas permis la fouille des parties souterraines de l'habitat 1.

Les structures du nord sont très arasées en surface voire détruite par la route pour la partie est de l'habitat 4. Seul l'habitat 2 a pu être fouillé en totalité.

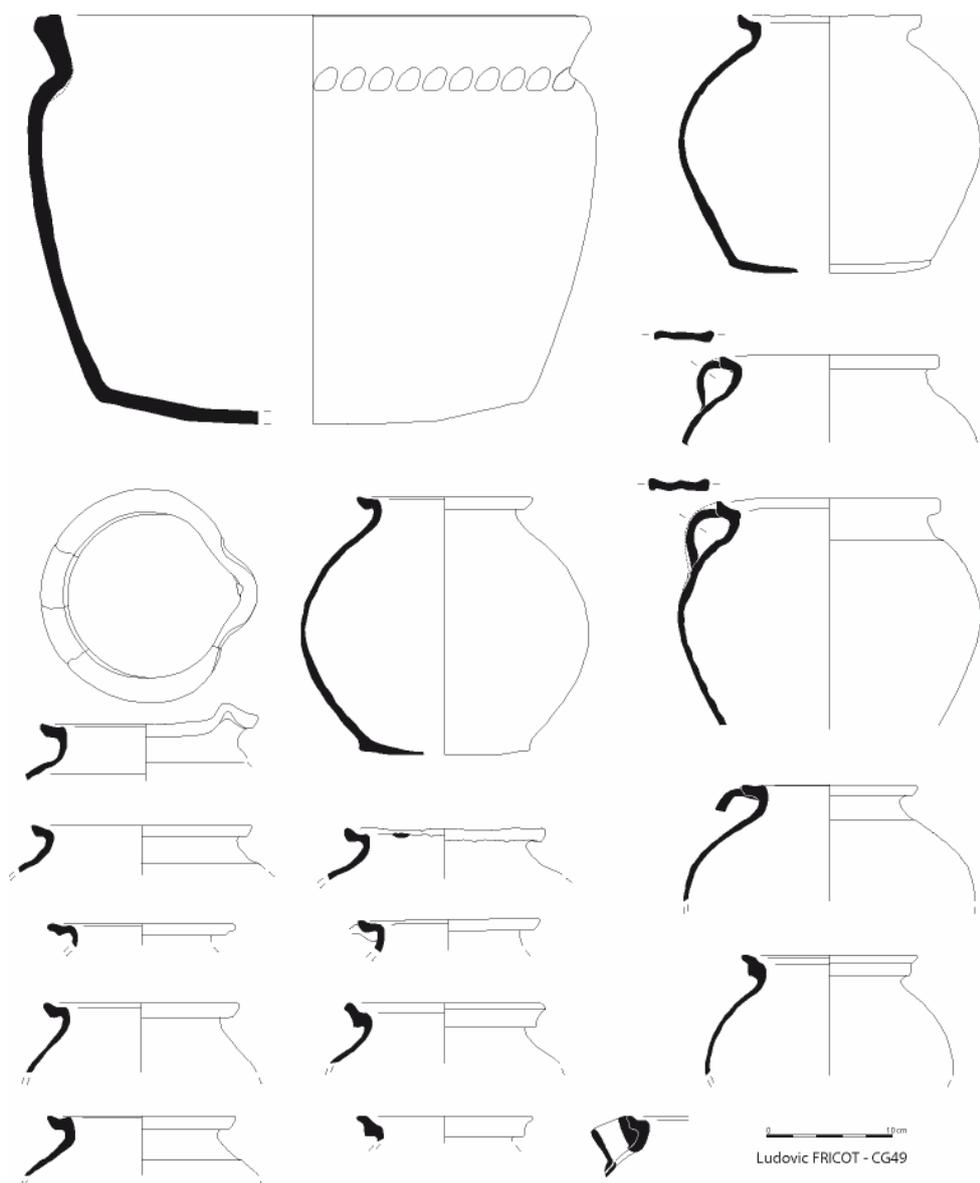
L'habitat 1 au sud a permis de retrouver les négatifs de poteaux de la superstructure en bois hors sol.

La céramique, et le mobilier en général, reflète également une disparité. En effet 15 silos en batterie sont associés à l'habitat 1. Il n'y a aucun recoupement entre eux. Cependant certains fonctionnent probablement ensemble, du moins leurs complements sont contemporains comme l'indiquent les reconstitutions de céramiques. Cela a permis de trouver 5188 tessons pour 115 NMI, 1903 tessons pour 68 NMI associés à l'habitat 2, 916 tessons pour 49 NMI pour l'habitat 3 et 468 tessons pour 29 NMI pour le quatrième habitat. L'US 110 (habitat 1) résume l'ensemble du faciès céramique du site, qui est attribuable à la période entre le Xe et le XIIe siècle.

Il s'agit essentiellement d'une vaisselle à usage culinaire, une grande partie des pots présentant des traces de chauffe sur leurs fonds. La typologie est dominée par les pots à lèvre éversée montante ou horizontale de section ronde à carrée avec une gorge interne plus ou moins marquée.

En plus faible quantité, des pots sont munis de lèvre à bandeau peu développé, concave ou plat. Sont également présent des pots à bec tubulaire et à bec pincé.

De grands vases de stockage (6) possèdent un décor digité imprimé à la base du col.



Montsoreau

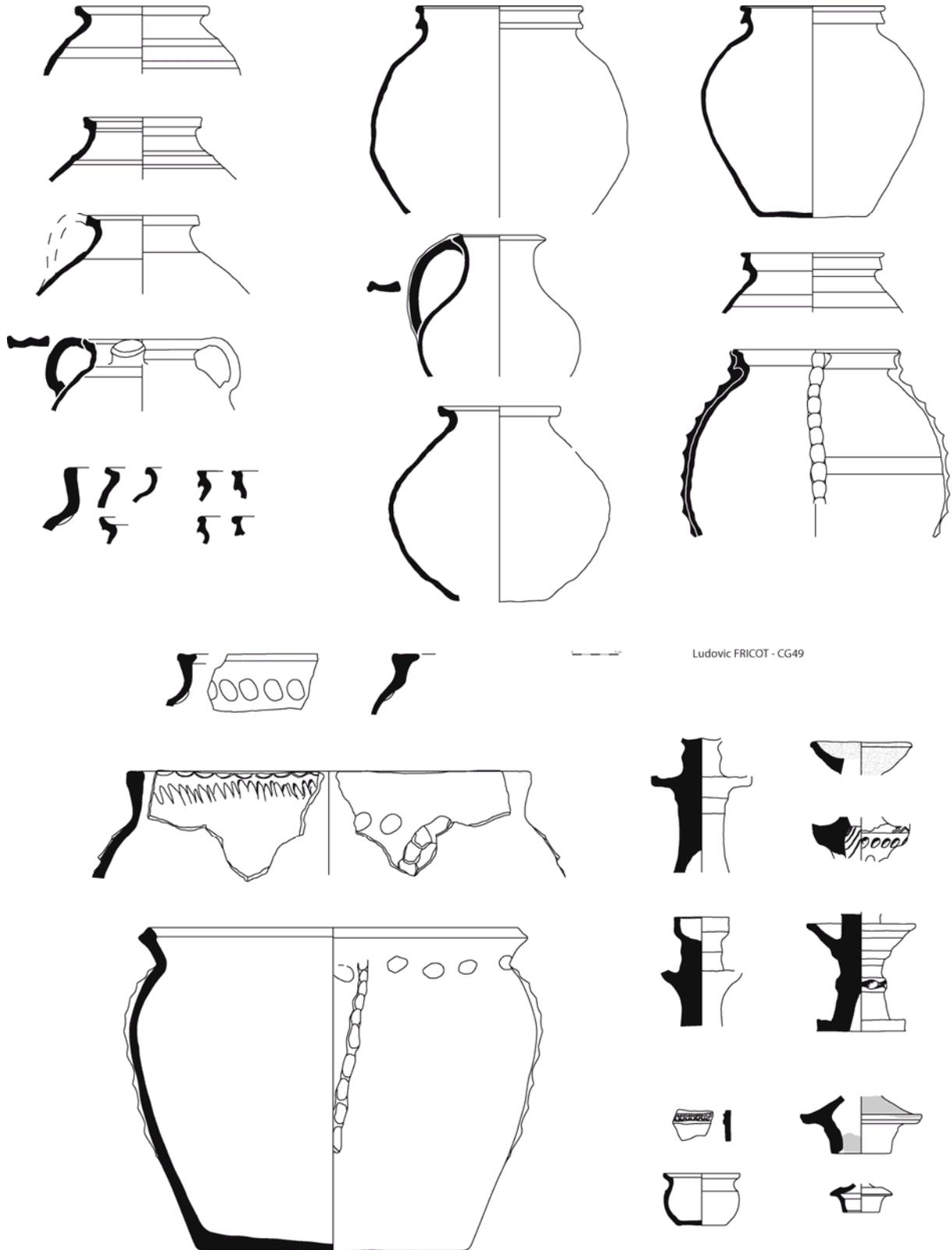
Montsoreau est une place forte, édifée sur une avancée de tuffeau au pied de la Loire; attestée vers 990, elle appartient au comte de Blois EUDES II. Cette fortification est située dans une zone de lutte d'influence entre les comtes de Blois et d'Anjou.

La fouille dans un contexte de sauvetage urgent s'est étendue sur une bande de 50 x 10m et à permis de mettre au jour les restes du château du XIe dans un puissant rempart de terre au sud de la basse cour. Les bâtiments retrouvés sont enterrés dans ce talus de 2 à 3m d'épaisseur. Le premier état caractérisé par des murs en moellons avec ossature de bois est édifé au plus tôt à la fin du Xe siècle. Cette construction est immédiatement suivi par un remblaiement massif dans lequel une monnaie de Geoffroy Martel a été recueillie ce qui permet d'attester un abandon postérieur à 1040.

Dans un deuxième état, plusieurs maçonneries viennent s'appuyer sur un mur d'enceinte qui présente un plan ovalaire avec le plus grand diamètre orienté est-ouest mesurant entre 60 et 70m. Cet ensemble de bâtiments est rasé au plus tard au début du XIIe siècle.

Ces deux états qui couvrent par conséquent l'ensemble du XIe siècle ont permis de découvrir un lot de 6115 tessons pour 295 NMI réparties en 59 US dont 15 ensembles clos. Ils se composent de 13 fosses dont une seule en dépôt primaire et 2 puits qui ont livrés pour l'un 550 et pour l'autre 540 tessons.

La typologie des formes regroupe une grande quantité d'oules, de pichets, de cruches à deux anses et bec tubulaire, des vases de stockage à décor digité, deux couvercles à collerette glaçurée, un petit pot globulaire et un ensemble de lampes qui semble être caractéristique des édifices fortifiés.

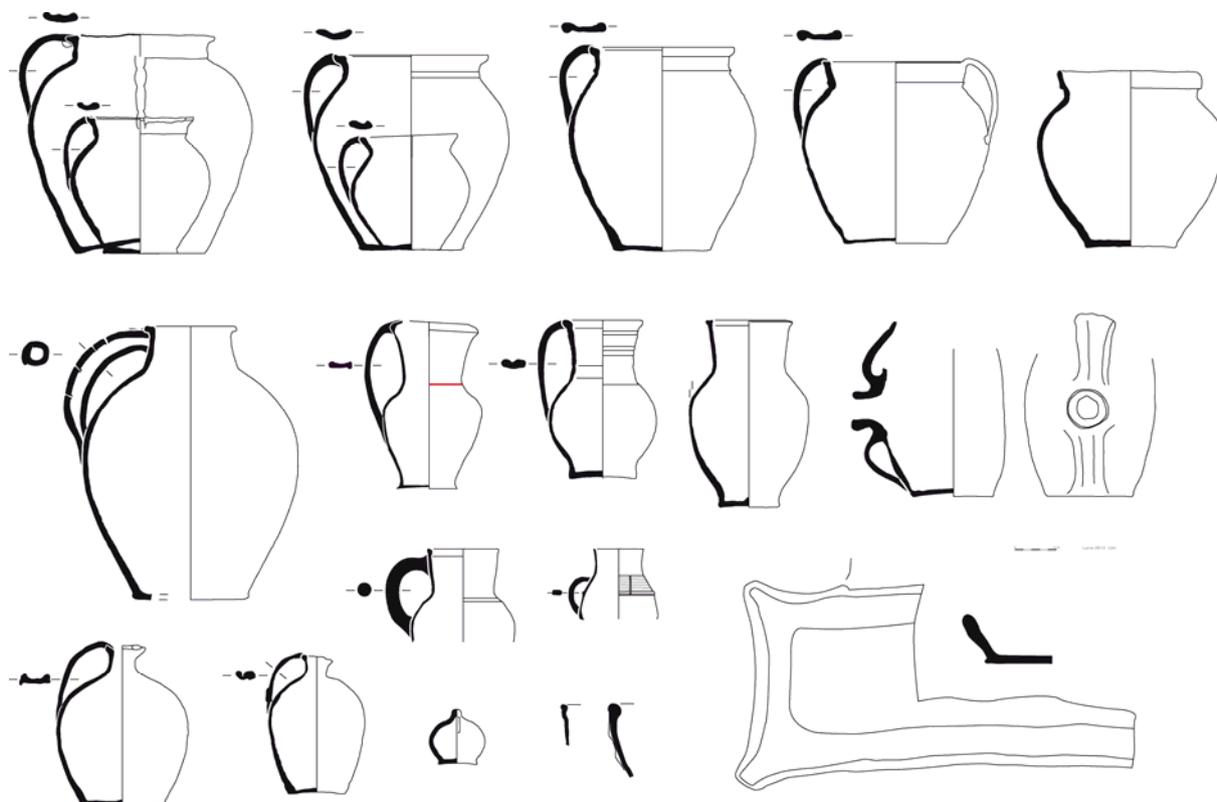


Champtocé sur Loire

Un diagnostic archéologique préalable à des nouveaux aménagements dans les jardins de l'Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées en Difficulté au pied du château de Champtocé-sur-Loire a permis de mettre au jour une structure quadrangulaire.

Le comblement de celle-ci est constitué de couches de remblai probablement issues d'un bâtiment voisin qui a brûlé. En effet de nombreux éléments de couverture brûlée ont été retrouvés alors que les murs ne présentent pas de traces de rubéfaction. Cette hypothèse est confortée par le pendage des strates.

Ces couches, 6 ont été différenciées, ont livré 4534 tessons pour 69 NMI qui permettent de restituer 15 pots à beurre, des pots de stockage variés, des pichets dont des Saint-Jean-de-la-Motte et des pseudo-rouge de l'Orléanais, des cruches, 2 bouteilles, 1 tonnelet et 1 tirelire ainsi que 5 individus de formes ouverte dont 1 lèche-frite.



La céramique médiévale de Bourges en contexte domestique (12^e-16^e s.) : premières observations sur le site d'Avaticum

Anne Moreau (Service Archéologique de Bourges Plus)

A l'exception des travaux de N. Rouquet sur la céramique du haut Moyen Âge du site du Haut de la rue Moyenne et de la publication du mobilier de la Grosse Tour par C. Monnet – deux fouilles conduites dans le centre ancien - aucun travail de synthèse sur la céramique médiévale et moderne n'a été réalisé pour le Berry médiéval. La fouille récente (été 2009) de niveaux bien stratifiés situés en plein centre ville dans l'emprise de la ville médiévale du 12^e siècle offre la possibilité de poser les bases d'un référentiel (tessonier et répertoire des formes) pour Bourges et son environnement proche.

La fouille d'Avaricum a mis au jour un ensemble de constructions de la période antique (thermes publics, îlot urbain ?) totalement inattendu sous un quartier médiéval d'une densité et d'une richesse qu'on ne soupçonnait pas. Les bâtiments du quartier médiéval forment deux lotissements organisés autour d'espaces de circulation extérieurs. Ce quartier urbain serait mis en place au Moyen Age central (peut-être vers le 13^e siècle) et perdurerait jusqu'à la fin du 14^e siècle, début du 15^e siècle où il est incendié. Les niveaux d'occupation scellés par les phases d'incendie ont livré une grande quantité de mobilier très homogène chronologiquement. On peut d'ores et déjà distinguer quatre assemblages céramiques de formes et de groupes techniques.

Les niveaux les plus récents (16^e-17^e) ont livré une majorité de grès provenant exclusivement des ateliers de la Borne et de la Puisaye. Les formes les plus fréquemment identifiées sont des pots (coquemars), des terrines et dans une moindre mesure, des assiettes, jattes, tasse, bouteilles...

Le deuxième assemblage (probablement antérieur au précédent, 15^e-16^e?) est constitué de pâtes très cuites, « grésées », plus ou moins grossières et de quelques grès, en petite quantité. Les formes identifiées sont essentiellement des pots à une ou deux anses.

Le troisième assemblage caractérise les niveaux d'occupation piégés par l'incendie (14^e siècle probablement). Il regroupe en majorité des céramiques à pâte grise/noire, plus ou moins tournées, plus ou moins micacée et des céramiques à pâte blanche, bien cuites, recouvertes d'engobe rouge et de glaçure mouchetée plombifère. Les premières sont associées le plus souvent à des pots à cuire sans anses (oules à fond bombé) qui sont plus ou moins tournés. On recense également des couvre-feux, des jattes/plat et probablement des poêles réalisés également en pâte grise. Les pâtes claires engobées/glaçurées sont réservées aux pichets, aux tasses polylobées ou droite, jattes et lampes.

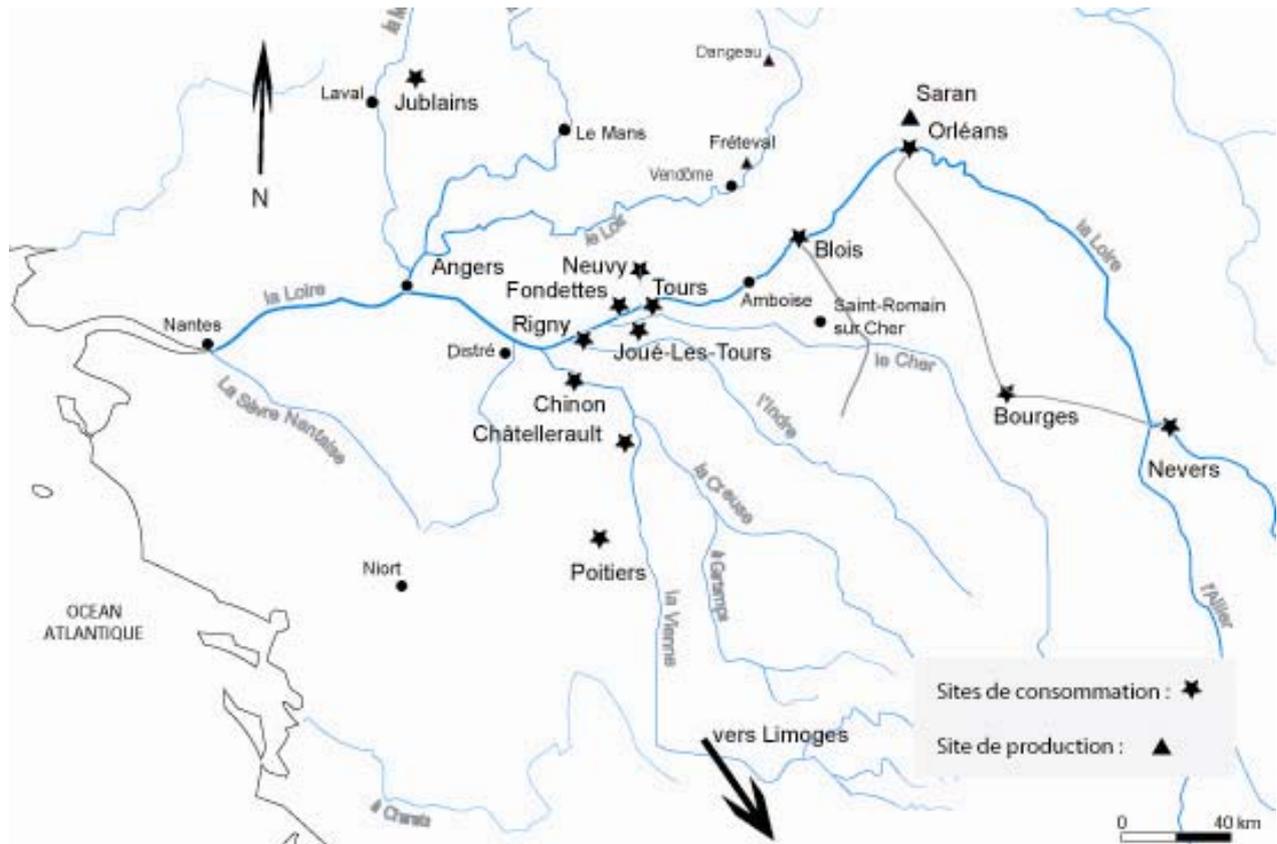
Le dernier assemblage est une variante de l'assemblage précédent qui peut être légèrement antérieur : on trouve toujours en majorité des pots sans anses et de grandes formes ouvertes réalisés en pâtes grises, noires. Des pichets avec ou sans bec verseur, base plate ou tripode ainsi que des lèchefrites en pâte claire avec ou sans glaçure sont recensés. Quelques pichets sont décorés d'appliques en barbotine et recouverts de glaçure. Une des US étudiées a livré, en sus, de la céramique de Saintonge.

Si l'on tente de se replacer parmi les aires céramiques définies grâce aux travaux du PCR, le corpus étudié à ce jour indique que Bourges ne se situe pas dans l'aire de diffusion des céramiques à pâte rouge/ocre : on note l'absence totale de productions de Dourdan ou de pseudos-rouges de Blois ou d'Orléans. Le secteur n'appartient pas non plus à l'aire de diffusion des pâtes claires qui caractérise l'ouest (absence de productions à parois fine Saint-Jean-de-la-Motte, absence de production de Ligron). En revanche, la présence récurrente entre le 12^e et le 14^e siècle de céramique grise/noire, micacée, plus ou moins tournée suggère une tradition marquée par des productions locales (?) à pâte sombre, micacée, communes à Bourges et Nevers où des céramiques semblables ont été identifiées.

Approvisionnement et diffusion de la céramique dans le bassin de la Loire moyenne au haut Moyen Âge : premiers résultats du PCR.

Phillipe Husi, CNRS, UMR 6173 CITERES-LAT)

Cette communication est une synthèse rapide de résultats concernant l'identification d'espaces culturels au sein du bassin de la Loire moyenne à partir de la céramique. Il s'agit d'une des thématiques développées dans le cadre du PCR sur la céramique du haut Moyen Âge dans le bassin de la Loire moyenne (Centre-ouest de la France) dont l'ensemble des résultats fera l'objet d'une publication en 2011.



Sites étudiés dans le cadre de cette recherche.

L'objectif est donc de tenter d'estimer l'importance d'un maillage territorial, pour une période aussi peu documentée que le haut Moyen Âge à partir d'une source matérielle comme la céramique, en évitant au mieux les biais interprétatifs. Comprendre l'organisation de ce tissu micro-économique, c'est identifier et interroger les indices archéologiques qui permettent d'analyser la manière dont ces espaces se structurent. Puis, de réfléchir à l'échelle du bassin de la Loire, en passant d'une juxtaposition d'espaces économiques fondés sur les faciès céramiques locaux, aux aires culturelles intégrant la dimension de flux et d'échanges. En effet, seule la compréhension des mécanismes d'échanges entre espaces socio-économiques est susceptible de les définir comme des aires céramiques dans leur dimension culturelle, les relations qui les régissent attestant de leur cohérence et de leur stabilité interne.

La première étape de la démarche consiste à identifier les indices archéologiques susceptibles de définir les espaces socio-économiques. Ils sont bien évidemment assez maigres et seule une interprétation croisée des résultats permet de passer de l'information ponctuelle à l'identification d'aires culturelles, intégrant les phénomènes de mode et de concurrence, de contraintes ou d'innovations techniques, d'échanges au travers d'importation de produits entre territoires. Dessiner des aires culturelles à partir de la céramique, demande de préciser tant que faire se peut, quels sont les indices objectifs qui restent à l'archéologue pour y parvenir, sans omettre l'influence des contraintes techniques imposées au potier ou celle découlant de la transmission des innovations et des savoir-faire. Les indices pris en compte ici sont la glaçure, la peinture au sens large du terme (en bandes et engobée-lissée), la présence de mica, le mode de cuisson et la typologie fine des récipients (forme et groupes techniques). Les outils méthodologiques ayant permis une telle réflexion ont été développés depuis plusieurs dans le cadre du PCR et sont ceux qui ont été adoptés pour la base de données du site ICERAMM.

Après analyse du corpus de données faisant appel - lorsque cela est nécessaire - à l'analyse factorielle des correspondances pour comparer les indices entre sites (lieux), on peut identifier des aires céramiques culturelles, avec une lecture qui se fait à plusieurs niveaux à l'échelle du bassin de la Loire.

Un premier niveau, qui divise le bassin de la Loire en deux grands espaces, l'un sud-ouest et l'autre nord-est, avec une frontière encore floue entre Tours et Blois, se prolongeant le long de la vallée du Cher, est fondée sur la présence ou l'absence de la glaçure ou secondairement du mica, la bipartition entre production de couleur blanc-rose et orange ocre, entre céramique peinte en bandes et pour partie céramique engobée lissée. Un second niveau, que nous pourrions nommer micro-régional, identifié par l'usage de traditions techniques et décoratives identiques mais réalisées dans des productions (groupes techniques) différentes et locales ; c'est là que l'analyse

fine du mobilier prend toute sa dimension explicative. L'espace nord-est qui se concentre le long du coude nord formé par la Loire moyenne, se divise en deux entités, l'une Blésoise et l'autre Orléanaise. L'espace sud-ouest avec un chapelet d'entités, une première circonscrite au sud de la vallée de la Loire moyenne allant de la Touraine probablement à Angers ; une deuxième formée par la basse vallée de la Vienne entre Châtellerault et Chinon qui se prolonge probablement jusqu'à la confluence avec la Loire ; une troisième qu'on pourrait dire du haut Poitou.

Bien que des zones d'ombres subsistent et que l'image proposée n'est encore lisible que pour la deuxième partie du haut Moyen Âge, un des apports importants de cette étude est que les affluents de la Loire se présentent comme des axes de communication qui structurent peut-être plus profondément le paysage socio-économique, que le fleuve lui-même. La Vienne et le Cher, peut-être l'Indre, sont autant d'axes de communication dont la réalité s'observe au travers de faciès céramiques originaux reflétant d'une certaine manière des aires culturelles fondées sur des mécanismes socio-économiques dictés par les phénomènes de modes et les concurrences. Cette partition de l'entité Loire en un espace nord-est et un autre sud-ouest avait déjà été observée pour le Moyen Âge central et le bas Moyen Âge, lors de notre précédente étude de la céramique des 11^e au 17^e s. publiée en 2003.

Du bassin de la Loire moyenne aux communications nationales :

La céramique non tournée en Limousin, état de la question

B. Véquaud (Inrap)

La céramique médiévale non tournée se rencontre du sud de la Gironde aux Pyrénées et dans le Massif-Central (Aurillac par exemple). Des exemplaires de marmites modelées sont attestés à Bourges. Une production moderne (XVIe-XVIIe s.) de modelée grise de la région d'Angoulême est en cours d'étude. La céramique modelée est attestée dans le Limousin du XIIIe au XVIe, peut-être même jusqu'au XVIIIe s.

La technique : les céramiques sont montées au colombin et terminées sur un tour lors de l'adjonction de la lèvre. Le fond est déformé de l'intérieur. Cette technique mixte, du colombin et du tournage a été définie pour des productions d'Aquitaine.

Pour le Limousin, trois aires culturelles peuvent être définies :

- Le Bassin de Brive qui est dans la tradition des céramiques modelées du Périgord et de l'Aquitaine.
- Le centre du Limousin (Limoges, la Charente Limousine, le nord de la Corrèze et le sud de la Creuse).
- Le nord de la Creuse avec des exemples de céramiques non tournées modernes.

Le Bassin de Brive et le sud de la Corrèze

Saint-Viance « Le Risquetout » 2nd moitié XIIe-XIIIe s. Ce sont des cruches à bec ponté disproportionné ou à bec étiré. Les pâtes sont micacées. Elles sont associées à une jatte-marmite à fond lenticulaire doté de perforation pour sa suspension.

Mansac « Aux Clos » XIIIe s.. Les marmites à panse globulaire et fond lenticulaire coexistent avec des pots à cuire de petites tailles ou un pot munie d'une anse de section ovale. La typologie des lèvres est multiple et les pâtes sonnantes sont le plus souvent micacées.

Beaulieu-sur-Dordogne XIVe-XVe s. Les pots modelés sont associés à des céramiques glaçurées. La panse ovoïde d'un pot a été polie.

La technique du polissage des céramiques est attestée au sud de la Garonne de la fin du Xe s. au XIIIe s. (Pinheuil, Lot). Le faciès des céramiques n'évolue pas ou peu.

Limoges et le plateau du Limousin

uil-sur-Vienne (Haute-Vienne) :

Cette occupation du XIIIe s., liée à un souterrain, a livré des céramiques non tournées en pâte micacée rouge/orangé. Des récipients tournés sont associés aux céramiques modelées.

Limoges (Haute-Vienne) :

Dans le courant du XIIIe s., des cruches/cruches marmites non tournées apparaissent. Elles sont en pâte micacée rouge/orange (3a/17). Les pots à cuire tournés sont quasi inexistantes.

C'est une vaisselle utilitaire qui reste en cuisine. Elle est associée à quelques pichets à glaçure externe. Des gorges horizontales ou des bandes appliquées ornent les panses.

Au XIVe s., les typologies évoluent peu. Des pâtes brunes apparaissent (17ae). Des décors à l'ongle remplacent les gorges externes et les bandes appliquées digitées. Les céramiques tournées sont réservées pour la vaisselle de table (pichet, coupe, couvercle...).

A partir de la fin du XIV^e la marmite à lèvre en « gouttière » en pâte micacée rugueuse gris/noir fait son apparition (17h). Elle perdure sans grande modification au moins jusqu'au XVI^e s. Elle est associée à des cruches à une ou deux anses ainsi qu'à de grandes jattes/marmites en pâte claire micacée (3a/17). Les fonds deviennent très bombés.

Au XVI^e s., les lèvres en gouttière s'épaississent et présentent des gorges internes. La typologie se limite aux marmites. Des lèvres déjetées en amande apparaissent. Le groupe technique 17h est omniprésent.

Viam (Corrèze) : Un exemple de marmite non tournée du XVI^e s. associé à un albarelle à glaçure verte. La marmite a une panse globulaire et un fond lenticulaire.

La céramique modelée moderne dans le nord de la Creuse

Nouhant - La Ribière. Une occupation du XVI^e s. ? Ce sont de grands récipients en pâte fine noire. Les lèvres longues sont déjetées.

Pour conclure, la céramique non tournée en Limousin est une production qui est réservée à la cuisine : marmite, cruche, jatte/marmite. Elle semble avoir été préférée aux céramiques tournées sans doute plus pour des raisons techniques qu'esthétiques : meilleure résistance au feu et l'hypothèse d'ateliers itinérants peut être posée ? La céramique non tournée coexiste aux XIV^e-XVI^e siècles avec une vaisselle de table de qualité.

Identification des groupes techniques à partir d'exemples du XV^e siècle

Stéphanie Dervin (GRHIS, doctorante CRAHAM, UMR 6273)

Anne Bocquet-Liénard (CRAHAM, UMR 6273)

Vincent Hincker (SDAC)

Depuis 2007, La Basse-Normandie a vu la mise en place d'un PCR, qui a pour but de construire une typonologie des céramiques retrouvées dans la région entre le X^e et le XVI^e siècle et d'appréhender leur production et leur diffusion. Dans ce cadre et en s'inspirant de la procédure d'ICERAMM, une grille d'analyse des mobiliers céramiques portant à la fois sur des critères morphologiques et technologiques a été élaborée. La question de la définition du groupe technique et de son lien avec le terme de « production » est discutée. Afin de vérifier la pertinence de cette approche, la méthodologie est appliquée aux lots du XV^e siècle répertoriés (sites de production et d'utilisation) dans l'étude typo-chronologique et la classification issue de l'observation des pâtes est comparée avec celle obtenue par l'étude morphologique et l'analyse chimique.

Romans (Drôme) : Ateliers de potiers aux environs de l'An Mil.

A. Horry (INRAP)

Une fouille archéologique préventive, à la fin de l'année 2007 et début de l'année 2008, sur un contournement routier, a permis la découverte, aux portes de la ville de Romans (Drôme), les vestiges d'ateliers de potiers des environs de l'An Mil. Vingt fours apparus dès le décapage de la terre végétale sont répartis sur l'ensemble de l'emprise de la fouille et sont accompagnés de fonds de bâtiments, d'aires de travail, de fosses d'extraction d'argile et de structures diverses sur poteaux. Le mobilier céramique très abondant avec plus de 60000 tessons révèle une production qui s'inscrit aisément dans le répertoire des Xe-XI^e siècles en Dauphiné et qui présente en outre la particularité d'avoir une partie des fonds avec des marques en relief. Cette découverte fera l'objet d'une communication par la responsable d'opération, M. Le Nézet (Inrap) lors du futur Colloque de Douai en 2010.

Entre Nord et Sud : Céramiques médiévales en Lyonnais et Dauphiné

A. Horry (INRAP)

L'impact de l'arrivée progressive d'artisans italiens et de produits méridionaux à Lyon au début du XVI^e s. sur la constitution des vaisseliers céramiques, est aujourd'hui bien attesté. A l'inverse, pour les périodes précédentes, on observe plutôt des influences « nordiques » parfois marquées.

Au début du haut Moyen Age la présence de quelques céramiques africaines, sigillées et amphores, attestent que Lyon n'est pas encore totalement isolé de l'extérieur. Ce sont les rares et derniers témoins d'un lien commercial avec le sud, pâle reflet des riches approvisionnements méditerranéens que la région a connu entre les III^e s. et V^e s. A partir des VI^e-VII^e siècles les vaisselles sont à peu de choses près identiques à celles de régions comme la Bourgogne ou le Jura, avec un approvisionnement dans le Val de Saône.

Aux environs de l'An Mil, le répertoire des vaisselles s'appauvrit peu à peu en s'inscrivant dans un phénomène assez général du « tout gris » que l'on perçoit également dans les régions limitrophes d'un large sillon Saône-

Rhône. Si le faciès céramique du Dauphiné et du Lyonnais s'écarte donc peu des tendances attestées dans le reste de la France c'est sans compter sur quelques particularités qui méritent d'être signalées. Tous les sites des Xe-XIe s. de la région livrent des récipients qui présentent des marques en relief sur les fonds et les différentes études réalisées à ce jour permettent de définir les limites géographiques de ce procédé. Indices chronologiques fiables puisque l'on ne les trouve qu'entre le début du Xe et jusqu'à la seconde moitié du XIe siècle leur interprétation reste encore à ce jour source d'interrogations. La découverte en 2008-2009 d'un atelier de potiers des environs de l'An Mil à Romans dans le sud du Dauphiné permet d'ouvrir à nouveau le dossier « fonds marqués ».

Aux XIIIe-XIVe s., le vaisselier lyonnais et dauphinois est bien caractérisé par des vaisselles grises de cuisine, proches des formes méridionales, qui côtoient les vaisselles glaçurées pour la table aux caractères franchement septentrionaux. Au bas Moyen Age, la région constitue d'ailleurs la limite méridionale de diffusion, des pichets ou cruches dits « très décorés » emblématiques de l'Europe du Nord Ouest. L'arrivée ponctuelle de produits issus du bassin méditerranéen est également notable, mais leur influence sur le répertoire local n'est perceptible ni au XIV^e ni au début du XV^e siècle. C'est aussi à partir de cette période que la région voit arriver les premières faïences en provenance de Provence et Languedoc ou de Méditerranée. Les « vert et bruns » constituent de loin la majorité de ces vaisselles exotiques auxquelles on peut rajouter quelques rares éléments du d'Espagne et du Proche-Orient et les premiers sgraffito.

La récente découverte d'un atelier de potiers ayant fonctionné entre les XIVe et XVe s. à Aoste (80 km à l'est de Lyon) apporte des éléments supplémentaires pour analyser ce « mélange des genres ». Ainsi, la production de carreaux de poêle décorés dans le courant du XVe s. constitue un apport précieux pour observer l'installation d'un artisanat d'inspiration plutôt germanique dans ce secteur situé entre Dauphiné et Savoie ; c'est d'ailleurs l'attestation la plus méridionale en France. Les autres produits de l'atelier, vaisselles de table ou de cuisine, mêlent, pour leur part, influences méditerranéennes et locales.

Enfin, apparaît dans cette officine l'utilisation d'une nouvelle technique qui n'aura de cesse de se développer à la fin du Moyen Age : l'engobage, procédé qui, entre autres, est à l'origine de la diversification du vaisselier céramique régional, suivie de près par l'apparition locale de productions émaillées « italo-lyonnaises ».

Les formes céramiques en usage à Janzé (Ille-et-Vilaine) au cours du haut Moyen Age.

Françoise Labaune (INRAP)

Depuis la fin des années 80, la commune de Janzé située à environ 20 km au Sud-Est de Rennes (Ille-et-Vilaine) fait partie d'un programme de prospection aérienne et pédestre, en vue d'une couverture systématique de cette partie de l'Armorique. Ce travail d'inventaire a déjà été l'objet d'une publication en 1999, constituant un corpus de près de 200 sites¹. Ce travail a permis de recenser à l'heure actuelle 23 sites archéologiques sur la commune. Les travaux de mise en deux fois deux voies de l'axe routier Rennes-Angers avec la création d'une déviation de Janzé ont occasionné plusieurs campagnes de diagnostics et la fouille de deux espaces d'enclos déjà repérés en prospection, correspondant à des aménagements couvrant tous le haut Moyen Age. D'un point de vue mobilier, ce secteur géographique se caractérise, pour ces périodes, par une relative pauvreté des restes. Il a donc fallu attendre 15 ans pour disposer de données suffisantes pour établir les bases d'une première typo-chronologie du vaisselier en usage dans ce secteur.

Les différents ensembles de céramiques de ces fouilles archéologiques permettent de dégager une évolution du mobilier avec, dans un premier temps (VI^e-VII^e siècles), la persistance de formes de tradition antique et un vaisselier mixte alliant formes ouvertes et fermées. Les éléments mérovingiens (VII^e-VIII^e siècles) correspondent à des vases biconiques, des pots de petit module et des décors de molette utilisant des motifs assez variés. Les récipients sont réalisés dans des pâtes de teinte brun-gris, riche en grains de quartz et en fines paillettes de mica. Ensuite, les changements qui s'observent dans l'aménagement des enclos, se retrouvent également dans l'évolution du mobilier. Les pâtes prennent un aspect rugueux, des teintes beige à gris rose et les récipients des profils globulaires, ornés de fines bandes à la molette sur l'épaule, en usage entre le VIII^e-X^e siècle.

Même si l'on ne raisonne encore que sur un petit corpus, on peut toutefois envisager cette première amorce de typo-chronologie pour les espaces d'habitat du haut Moyen Âge sur le secteur de Janzé, avec des datations appuyées par des analyses C14.

¹ LEROUX (G.), GAUTIER (M.), MEURET (J.-Cl.), NAAS (P.). - Enclos gaulois et gallo-romains en Armorique. De la prospection aérienne à la fouille entre Blavet et Mayenne. (Atlas des enclos)- *Supplément Documents Archéologiques de l'Ouest*. Rennes : Association pour la Diffusion des Recherches Archéologiques dans l'Ouest de la France, 1999. - 335 p

Présentation des vases funéraires des 13e-14e s. (Etampes ; Nanterre; Mantes la Jolie) : discussion autour de l'intégration de notices funéraires au site ICERAMM.

C. Claude (INRAP Ile de France)

Les opérations archéologiques menées dans ou à toute proximité d'églises sont régulièrement l'occasion de mettre au jour des sépultures comportant des vases à encens. En Ile de France, ces découvertes sont récurrentes. Ces dernières années, les fouilles menées -entre autres- à Etampes (91), Nanterre (92) et Mantes la Jolie (78) ont mis au jour des pots à usage de vases à encens dans les sépultures. Cette pratique du dépôt dans les tombes apporte aux archéologues de nombreuses informations tant sur les pratiques funéraires que sur les récipients en usage. Les récipients destinés à cet usage ne sont pas spécifiques : ils appartiennent au vaisselier domestique et sont alors détournés de leur fonction initiale. Il s'agit le plus souvent de récipients d'usage extrêmement courant tels que vases pour la cuisson des aliments (oule ou coquemar) et plus rarement vases pour le service à table tels que pichets. Tous ceux provenant des fouilles mentionnées ne paraissent pas avoir servi préalablement à autre chose qu'à cet usage funéraire : ils ont donc été achetés pour l'occasion.

Ils apportent de précieuses informations sur des productions locales parfois méconnues. Les récipients utilisés sont souvent des ratés de cuisson : ils présentent très souvent des défauts, des imperfections de couleur ou de surface, des déformations qui attestent ainsi de la présence d'ateliers de potiers tout proche.

L'intégration de ces données dans Iceramm paraît pertinente sur deux aspects : tant au niveau des référentiels qu'au niveau des notices. En effet, les nouveaux groupes techniques viendront ainsi compléter le référentiel des pâtes lorsque cela s'avérera nécessaire, de même les formes céramiques apparaîtront également dans le répertoire des formes. Suite aux discussions lors des journées il a été décidé, dans le cadre d'une notice, de proposer des assemblages de sépultures comportant des pots à encens plutôt que de réaliser une notice par sépulture.